

Quelques réflexions sur les difficiles relations entre les musulmans et les chrétiens (*)

Certains lecteurs pourront trouver un peu abrupts tel passage ou telle formule. Nous aurions pu, certes, proposer ou demander quelques aménagements. Si nous avons choisi de conserver ce texte dans l'état où il a été remis par son auteur, ce n'est pas que nous voulions substituer la polémique au dialogue (cf. le premier sous-titre de l'exposé). Ce n'est aucunement l'intention de l'auteur et ce n'est pas, non plus, la nôtre.

Nous sommes suffisamment informés de l'état des relations « musulmans-chrétiens » pour les savoir « difficiles », comme le dit le titre de l'exposé de M. Arkoun. Nous avons aussi conscience que si ces difficultés ont quelque chose de conflictuel, les conflits n'existent pas seulement entre les deux groupes de partenaires que relie le trait d'union dans la formule « musulmans-chrétiens », mais que, à cause des différentes tendances qui existent aussi bien d'un côté que de l'autre, ils sont en même temps internes à chaque groupe. Nous ne voulons donc assurément pas en rajouter sur la difficulté !

(*) Le 13 janvier 1982, Mohammed Arkoun, professeur à la Sorbonne, a donné l'exposé et participé au débat reproduits ici. Il s'agissait de l'une des « Rencontres avec... » suscitées par « Foi et Solidarité des Peuples » et, plus précisément par un petit groupe animateur formé de M. Arkoun lui-même, M. Barot, M. Delahoutre, R. de Montvalon, S. Truong Dinh Hoë et J.-F. Zorn. Le texte qui suit a été revu par M. Arkoun.

MELANGES

Nous croyons seulement qu'il y a un abîme entre conflit et débat. Et nous pensons qu'une revue d'universitaires s'honore en publiant des points de vue et des prises de positions qui invitent ou provoquent — fût-ce avec vigueur — à une pensée rigoureuse, au réexamen de tous les présupposés quels qu'ils soient et à l'acte de l'intelligence — ou, pour parler comme M. Arkoun —, à « l'acte de connaissance » dont relèvent de telles opérations.

Il n'y a pas d'autre moyen que le débat, nous semble-t-il, pour échapper aux trois attitudes certes « faciles » mais finalement sans issue auxquelles, sinon, on est inéluctablement condamné suivant les contextes et les tempéraments : l'ignorance mutuelle, l'amalgame superficiel ou le conflit tantôt ouvert tantôt larvé.

Il va de soi que, toutes choses égales d'ailleurs, nous sommes disposés à accueillir des points de vue différents de celui auquel, dans l'esprit qui vient d'être précisé, nous avons volontiers, ici, donné la parole.

Joseph DORÉ

Limites du dialogue

Il s'est développé un certain nombre d'habitudes dans ces rencontres nombreuses qui ont lieu entre musulmans et chrétiens. Habitudes qui font qu'on s'éloigne, à mon avis, des problèmes qui devraient être considérés en première urgence. J'ai souvent le sentiment qu'il y a une perte de temps dans ces rencontres, précisément parce qu'il manque des bases nécessaires, du point de vue de la connaissance réciproque, pour faire non pas un dialogue, mais, comme je l'ai dit il y a plusieurs années déjà, pour engager une recherche solidaire, intellectuellement, sur des problèmes qui nous sont communs. Je n'aime pas inscrire mes interventions dans le cadre de ce que l'on nomme dialogue islamo-chrétien ; celui-ci, tel qu'il s'est développé, principalement depuis les années 70, a voulu respec-

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

ter, (bien sûr, il faut respecter) les positions de chacun ; *or il n'est pas question d'attaquer une croyance ou l'autre ; il est question de faire surgir*, de clarifier et, si possible, de dépasser les problèmes qui nous assaillent dans nos sociétés respectives. Dans la mesure où respecter les croyances et positions de chacun signifie s'abstenir de toute demande analytique, critique, on voit bien comment le « dialogue » renforce les obstacles à la connaissance, suscite même de nouvelles difficultés, au lieu de libérer un nouvel espace d'action historique, de créativité, de pensée.

Dans l'intitulé que j'ai retenu : « Réflexions sur les difficiles relations entre musulmans et chrétiens aujourd'hui », il y a deux mots importants : « *difficile* » et « *aujourd'hui* ». Je voudrais expliquer ce que j'entends par aujourd'hui : je vise d'abord les exigences de la pensée scientifique telles qu'elles devraient s'imposer à toute personne qui prend la parole sur l'islam, le christianisme, l'Occident ; s'agissant de domaines aussi vastes, je vise ensuite l'état actuel des relations internationales, les stratégies de domination, les luttes de libération, les problèmes de désintégration que nous vivons tous quotidiennement.

Désordre, rigidité, domination

Les exigences scientifiques restent malheureusement l'apanage des spécialistes. Il existe, en France, une excellente revue lancée par Gabriel Le Bras, grand initiateur de la sociologie religieuse : publiée d'abord sous le titre « Archives de sociologie religieuse », elle est devenue récemment la revue des « Sciences sociales des religions ». Changement de titre significatif de l'élargissement des curiosités et du renouvellement des méthodes dans l'étude des religions et du phénomène religieux. Mais qui lit cette revue ? Un cercle très étroit de chercheurs ; même des étudiants en sociologie peuvent l'ignorer complètement. Que dire des animateurs habituels du « dialogue » islamo-chrétien ? Je peux donner un grand nombre d'exemples semblables qui montrent *la coupure totale entre les chercheurs scientifiques et le public même « cultivé », comme on dit*. Il se trouve que, si personne ne s'aventure à parler publiquement

ou encore moins à écrire sur la physique, les mathématiques, la géographie, l'informatique, etc. s'il n'a pas acquis quelque compétence, *tous les « croyants » sans exception peuvent parler et écrire sur leur religion et*, donc, implicitement ou explicitement, sur les religions. Les non-croyants s'autorisent tout autant à spéculer sur les mêmes sujets au nom d'un credo trop vite qualifié de « laïc », athée, marxiste, *donc « moderne »*.

Il en résulte une immense confusion, un désordre sémantique préjudiciable à tous et, cependant, très encouragé par la multiplicité des Colloques, des Séminaires, des Conférences, soit sur l'islam, soit sur les Cultures islamique, africaine, occidentale, soit sur l'islam et le christianisme. Je sais bien que *ces rencontres peuvent favoriser la naissance de quelques amitiés*, l'apprentissage d'une tolérance inchoative ; *mais c'est au prix d'un durcissement des postulats*, des positions, des imageries qui alourdissent la pensée, gênent la compréhension plutôt que d'ouvrir des chemins neufs.

J'insiste sur la coupure entre discours scientifique et discours social, activités des chercheurs et production de l'histoire par des acteurs étrangers à la réalité qui engendre leurs conduites (les chercheurs ne se distinguent pas des acteurs pour tout ce qui relève de la vie politique, des luttes sociales et des affrontements idéologiques) parce que cette coupure révèle *une situation-limite de notre évolution historique*. On a pensé et on continue de penser naïvement que les vérités scientifiques sont généralisables et intégrables dans l'action collective des sociétés ; *le progrès scientifique libérerait ainsi de proche en proche* les secteurs, les classes, les groupes, les nations démunis ou attardés, des fatalités physiques, biologiques et psychologiques qui diminuent la condition humaine, provoquent les asservissements. Dans le monde arabe, les intellectuels libéraux, de 1900 à 1970 environ, ont pensé, dans la ligne de la philosophie des Lumières, que le laïcisme, la démocratie, la connaissance positive réduiraient, comme en Occident, les croyances religieuses au simple rôle de convictions privées ; une séparation s'effectuerait entre le temporel et le spirituel selon une terminologie consacrée par les luttes du pouvoir bourgeois et du pouvoir clérical en Occident et plus spécialement en France. Devant l'émergence spectaculaire de l'islam en tant que force « révolutionnaire » et horizon

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

suprême du destin humain, on découvre l'erreur d'analyse des intellectuels arabes qui n'ont fait, il est vrai, que transposer au cas arabo-islamique, les schémas idéologiques érigés, en Occident, en vérités intellectuelles opératoires (je vise tout le conceptualisme développé autour de la laïcité, du socialisme, du communisme, etc.).

On voit, par cet exemple, de quel poids pèse la culture hégémonique occidentale sur toutes les cultures traditionnelles ; les fonctions et le statut de la religion dans les sociétés musulmanes sont évalués à l'aide de critères et de concepts étrangers au travail de soi sur soi qu'accomplissent ces sociétés pour produire leur histoire selon leurs rythmes propres. En outre, la pensée scientifique elle-même n'a pas suffisamment clarifié les contenus idéologiques des concepts, catégories et définitions issus des luttes pour le pouvoir entre la bourgeoisie et les forces cléricales ; il reste à dégager la portée intellectuelle opératoire du vocabulaire des Lumières avant de le transférer à d'autres domaines culturels : cela entraînerait notamment la révision des notions et des débats sur laïcisme et cléricalisme, temporel et spirituel, société, politique et religion.

Des divergences culturelles masquées

Je n'ai pas le temps de m'étendre davantage sur ces questions vitales pour mettre en lumière les enjeux immédiats et lointains de nos discussions et de nos combats ; *il me faut dire un mot du cadre international dans lequel s'inscrivent les rencontres, les « dialogues », les échanges, les affrontements entre monde musulman et Occident.*

Soulignons d'abord la grande dénivellation historique entre ces deux mondes telle que la terminologie elle-même l'atteste : on accole un qualificatif apparemment religieux au monde musulman, tandis que personne ne dit plus depuis longtemps, monde ou Occident chrétien. De fait, aucune entente en profondeur, aucun projet engageant le destin humain ne peuvent advenir entre deux mondes qui ne s'interrogent pas sur la genèse, donc la signification, de cette dénivellation historique. On préfère éteindre ce sujet brûlant avec les lieux communs des discours

MELANGES

officiels qui exaltent « l'amitié des peuples », la grandeur de l'islam, la nécessité du rapprochement entre musulmans et chrétiens, etc.

Le discours islamique de combat développe l'idée que, si l'islam continue de nourrir, de guider les sociétés où il domine, c'est parce que, contrairement au christianisme, il apporte une réponse plus adéquate aux problèmes des rapports entre religion, politique et société ; entre autorité spirituelle légitimante et pouvoirs divers exercés dans la cité. Non seulement il n'y a pas lieu de séparer religion et Etat, religion et politique, mais il faut affirmer et développer la supériorité de *La* solution islamique de portée universelle, sur la solution erronée, dangereuse, de l'Occident laïcisé.

L'Occident, de son côté, célèbre la grandeur de l'expérience démocratique fondée sur le suffrage universel, de la sécularisation de l'existence sociale, réduisant la vie religieuse aux croyances personnelles et à l'initiative privée.

Ces divergences culturelles de grande portée philosophique ne font jamais l'objet de confrontations sérieuses au niveau de tout le personnel politique et de tous les agents économiques qui signent des accords de coopération, des contrats d'échange, des traités d'amitié. Pour les raisons indiquées plus haut, elles ne sont pas davantage analysées dans les rencontres culturelles ou religieuses pourtant très nombreuses. Elles continuent ainsi de nourrir une perception mutuelle très négative des valeurs ultimes prônées par chaque monde.

On saisit ici un des drames de notre époque : l'impératif économique, la guerre économique entre les pays les plus « évolués », ne laisse aucune place à la quête philosophique du sens de ce que chaque protagoniste de l'histoire contemporaine engage par et dans ses décisions.

Des chocs destructeurs

Vous connaissez tous les relations qui se sont développées, en particulier depuis les années 70, depuis ce qu'on appelle la crise de l'énergie, entre les pays occidentaux et les pays fournisseurs de pétrole. Cette situation a entraîné toutes sortes

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

de conséquences considérables sur la vie des sociétés musulmanes et, en particulier, arabes, parce qu'il y a un afflux de monnaie qu'il a fallu et qu'il faut encore utiliser. Comment l'utiliser ? Vous n'ignorez pas que ces sociétés, justement, ne possèdent pas une infrastructure scientifique et technologique pour lancer des recherches et pour pouvoir, à partir d'elles-mêmes et de leurs propres forces, lancer un processus d'industrialisation, comme cela a été fait dans les sociétés occidentales dans un laps de temps extrêmement étendu, puisque les Occidentaux ont commencé ce processus depuis au moins le XVIII^e siècle. Il y a eu ainsi formation d'un tissu économique et d'un tissu social, accompagnée et soutenue par un effort constant de recherche scientifique et de production culturelle dans les sociétés occidentales ; on peut alors parler d'activités intégrées, à grand pouvoir d'intégration sociale et d'innovation à la fois. Du côté musulman, nous ne trouvons rien de semblable. *Toutes les révolutions scientifiques, toutes les révolutions intellectuelles qui se sont produites en Occident depuis le XVI^e siècle sont littéralement ignorées du côté musulman.* Elles n'existent pas, elles ne se sont pas produites. On commence à les découvrir à partir du moment où un enseignement moderne se trouve introduit, principalement dans les Universités dont la plupart datent des années 50 ou des années 60 ; ce sont de très jeunes Universités. C'est vous dire par conséquent, que *tout essai d'industrialisation, tout essai d'évolution de ces sociétés va dépendre, strictement, de la technologie, de la recherche scientifique, de l'intervention de l'Occident.* Et ces interventions vont se faire dans des situations sociales, des situations culturelles restées extrêmement archaïques et attachées à des croyances, attachées à des pratiques politiques, attachées à un système de parenté : la tribu, le clan, la famille patriarcale qui, précisément, n'ont pas changé du fait que, dans ces sociétés, il n'y a pas eu ce grand mouvement qui a bouleversé les sociétés en Occident, mouvement d'industrialisation et mouvement de modernisation, à la fois des institutions, de l'agriculture, de la vie intellectuelle, de la production, etc. *Cela va provoquer des déséquilibres effroyables qui sont vécus d'une manière extrêmement douloureuse par toutes les couches des sociétés dominées et satellisées, à l'exception des couches et des classes que l'on appelle dirigeantes et qui, formées dans*

MELANGES

les Universités occidentales, conduisent les négociations, signent des contrats avec leurs homologues d'Occident. Lorsque les dirigeants sont de formation traditionnelle, ils s'entourent de conseillers et d'experts de formation occidentale moderne : *on retrouve ainsi dans tous les régimes, tous les pays, les mêmes chocs destructeurs entre une pratique économique, un environnement matériel totalement importés et un ensemble social qui résiste comme il peut, aux effets destructurants, bouleversants d'une « modernité » qu'il n'a ni produite, ni même demandée.* Peu importe ; il faut que les usines d'Occident tournent bien ; il faut lutter contre le chômage ; il faut exporter à tout prix : ce sont les conditions premières de la conquête et de l'exercice du pouvoir dans les sociétés occidentales fondées sur le suffrage universel (le monde communiste a une stratégie identique avec un système politique différent).

Que l'univers religieux et culturel des sociétés satellisées soit disqualifié dans les faits (il est rehaussé d'autant dans les affirmations du discours officiel), que les villes et les villages, que la paysannerie, que les solidarités traditionnelles soient défigurées, dissoutes, déplacées, que les espérances collectives soient régulièrement vouées au désenchantement, que le discours idéologique s'hypertrophie au détriment des efforts modestes, précaires de quelques-uns pour y substituer une pensée critique constructive... ; que des millions d'êtres humains soient totalement dépossédés de leurs racines, de leur liberté, de leurs rêves, de leur environnement, parfois de leur dignité..., qu'importe ? *Selon le principe du « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », il appartient à chaque peuple de se libérer avec ses propres moyens, ou de sombrer dans l'aliénation ou l'anarchie collectives... L'Occident « novateur » et « défenseur » des droits de l'homme et des peuples (!!!) réussit toujours à se donner bonne conscience en poursuivant, en fait, avec des voies et des moyens changeants, une même stratégie de domination.*

Il faudrait évoquer ici la bidonvilisation des villes à côté d'un urbanisme volontariste, ostentatoire, réservé au « Central business district », comme disent les sociologues américains ; il faudrait décrire les ravages de la monétarisation de tous les échanges dans les sociétés qui ont vécu pendant des siècles, sur un système d'échanges de services en nature ; il faudrait

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

suivre l'itinéraire social et psycho-culturel des paysans ou des nomades qui cèdent au mirage de la ville salvatrice et se retrouvent bloqués dans des habitats précaires, insalubres, en proie au chômage, à la drogue, aux maladies, à la prostitution ; il faudrait, dans le même temps, étudier la formation, la circulation, les fonctions, les responsabilités de ce qu'on nomme les « élites ».

Si l'on veut se libérer des préjugés anciens sur l'islam et les musulmans, des imageries développées par des journalistes pressés ou malveillants, des apologies de certains auteurs qui dénigrent la civilisation occidentale pour mieux exalter « les promesses de l'islam » dans un style étranger à toute interrogation scientifique, *il est nécessaire de s'engager dans l'étude approfondie de toutes les questions que je viens de mentionner. Mais où mener de telles études ?* Sous la direction de quels maîtres, de quels spécialistes ? Dans les Universités occidentales, où « l'orientalisme » est contesté, rejeté par bien des intellectuels musulmans ? Ou dans les jeunes Universités arabes ou « islamiques », où les sciences sociales et humaines restent encore largement ignorées dans les programmes et même dans les chaires officiellement reconnues ? Autre inégalité ; autres obstacles aux efforts novateurs, clarificateurs, émancipateurs.

Envoi

Après ce tableau rapide des contraintes, des lacunes, des retards, des inadéquations, des difficultés multiples qui faussent, égarent les tentatives de dialogue islamo-chrétien sur le plan religieux, ou les efforts officiels pour engager un dialogue Nord-Sud, un trilogue, un dialogue euro-arabe, euro-afrique, etc., je voudrais avoir le temps *d'esquisser une marche possible que peuvent déjà entamer tous ceux qui, dans les sociétés en présence, remplissent plusieurs conditions* intellectuelles, culturelles, sociales pour faire vivre au moins quelques idées d'avenir.

Je serais, cependant, contraint de résumer, jusqu'à tomber dans l'obscurité, des développements complexes que j'ai donnés dans plusieurs publications. Plutôt que de me répéter de façon peu satisfaisante, je crois plus utile de renvoyer le lecteur aux ouvrages suivants :

MELANGES

- 1) *La pensée arabe*, « Que sais-je ? », n° 915, P.U.F., 2^e Ed., 1979.
- 2) *Essais sur la pensée islamique*, Maisonneuve-Larose, 1979.
- 3) *Lectures du Coran*, Maisonneuve-Larose, 1982 (sous presse).
- 4) *Pour une critique de la raison islamique*, Maisonneuve-Larose, 1982 (sous presse).
- 5) *L'Islam, hier, demain*, Buchet-Chastel, 1978.

DEBAT

Ataturk

Question — Comment vous représentez-vous le rôle d'Ataturk par rapport à la Turquie ? Est-ce un exemple à ne pas suivre ? Comment, dans le milieu musulman actuel, réagit-on par rapport à ce phénomène ?

M. Arkoun — Il serait trop long de présenter le cas d'Ataturk, qui est un cas extrêmement intéressant dans le monde musulman. Vous savez qu'Ataturk est intervenu après la première guerre mondiale et il faut comprendre les circonstances, tragiques pour la Turquie, dans lesquelles il a conduit son action. Il faut connaître aussi l'histoire de ce que les Occidentaux ont appelé « l'homme malade ». Vous vous rappelez peut-être, dans les manuels d'histoire, « la Question d'Orient » qui traitait des rivalités occidentales pour se partager l'Empire Ottoman. C'est le Bassin Méditerranéen qui a été l'enjeu des compétitions entre l'Occident et le monde musulman depuis le XI^e siècle et même le VIII^e, car on peut remonter jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Arabo-Berbères.

Ataturk, formé en France, dans l'idéologie patriotique et républicaine de la III^e République laïciste, a cru détenir un modèle intellectuel, une méthode politique et une technique militaire pour redonner à la Turquie, vaincue en 1918, une fierté nationale, une indépendance politique, une personnalité culturelle indépendante de l'islam traditionnel des sultans et des ulama. *Il est donc un des représentants de ces esprits subjugués par la civilisation des « Lumières », qu'il suffirait de transposer en milieu musulman pour instaurer un Etat laïc, un*

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

régime « moderne ». Il suffit de faire comme l'Occident, cet Occident qu'Ataturk avait découvert en faisant ses études à Toulouse dans l'Académie militaire. En fait, Ataturk a été d'une brutalité telle qu'effectivement, il a marqué profondément la Turquie contemporaine dont toute l'histoire, depuis la Révolution Kémaliste, est dominée par la lutte entre les partisans d'un retour à l'islam, d'une restauration des croyances islamiques, et ceux qui sont définitivement convertis à la philosophie d'Ataturk et à ses convictions laïcistes. Depuis les années 1960, le parti religieux, appuyé sur de puissantes Confréries, a repris de l'importance au point de susciter des affrontements sanglants avec les partisans d'un laïcisme radical, ou même de simples libéraux.

Ataturk a été si loin et agi si brutalement qu'il n'a pas pu faire école pour les autres pays musulmans qui l'ont condamné, d'autant plus que sa tentative est intervenue à un moment où la plupart de ces pays étaient sous une dépendance coloniale, dans les années 20. Tout le Maghreb, l'Egypte, la Syrie, l'Irak étaient sous une dépendance coloniale. De toute façon, les populations sous dépendance coloniale ne pouvaient approuver une action qui versait complètement les sociétés musulmanes dans un Occident par ailleurs mal compris. Car c'est avec des bribes de l'histoire de France, des images de la Révolution française, des idées éparses, qu'Ataturk a mené son action iconoclaste. Il reste cependant que la Turquie est le premier pays musulman à avoir vécu une forte tension entre la vision religieuse et la vision positiviste de la société et de l'histoire.

Pourquoi : Problèmes ?

Q. — Le mot « problème » est un mot qui est en usage de plus en plus fréquemment dans les conversations, les exposés et les écrits. Vous avez employé, plusieurs fois, les expressions « problèmes de la religion » et « problèmes de la vie religieuse ». Ai-je mal compris si j'interprète ces expressions comme signifiant, non seulement description de la vie religieuse ou description de la religion (ce que vous attribuiez aux sociologues), mais recherche de relations de causalité entre la vie sociale, psychologique ou politique (ou tels autres aspects de

MELANGES

l'existence collective ou individuelle) et la vie religieuse ou la religion ?

M.A. — Lorsque je parle de *problème*, je veux insister sur l'idée de *problématiser* des situations que nous vivons comme allant de soi. Lorsque nous allons faire notre prière, à l'église ou à la mosquée, nous faisons un geste qui va de soi quand on est croyant. Il n'y a pas de « problème ». Or « il y a » des problèmes. Il s'agit donc de problématiser ce geste, cette conduite. Qu'est-ce qu'elle signifie ? Quelles en sont les implications ? Pour moi d'abord et pour toutes mes relations avec mes semblables dans la communauté où je fais ce geste ? Quelles sont les conséquences de mon acte de prière sur la vie culturelle, sur la vie politique, sur la vie économique même de la société dans laquelle je vis ? C'est cela problématiser une conduite. Et si le mot revient souvent dans la bouche de ceux qui essaient de réfléchir sur toutes les conduites humaines ou les phénomènes de la nature, c'est parce que beaucoup de ce que nous faisons quotidiennement ou de ce qui nous entoure n'est pas *problématisé*.

Nous sommes habitués ; on agit exactement comme on boit un verre d'eau ; or tout ce qui est lié à la religion, en particulier, est précisément rempli de situations, d'actes, de convictions d'une grande complexité, mais que nous vivons comme s'il n'y avait aucune espèce de difficulté. Car tous nos gestes religieux, toutes nos croyances religieuses sont liés à un ensemble de données qui sont d'abord des données d'histoire et de société. Or, très souvent, nous écartons ces données, nous les ignorons, nous refusons même de nous interroger à leur sujet puisqu'elles sont clarifiées une fois pour toutes par Dieu Lui-même. Par exemple, en ce qui concerne les Evangiles, la Bible ou le Coran, vous savez toutes les luttes qu'il y a eu pour poser des problèmes de critique historique et philosophique à leur sujet. Et, aujourd'hui, dans le climat islamique, pourquoi est-ce que je vous ai signalé les ravages que cause une littérature à grand succès ? Parce que cette littérature, non seulement fait de l'apologie sur des bases faciles, banales, parfois vulgaires, mais voile systématiquement les problèmes essentiels qui sont, encore une fois, des problèmes très pratiques, très positifs, concrets, de connaissance historique, sociologique, linguistique.

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

Comment lire un texte ? Comment lire le Coran ? Ces questions très simples donnent naissance à une littérature immense. Or aujourd'hui encore, quand on lit le Coran, on fait comme si ce texte était absolument élucidé et comme si les exégètes classiques qui ont travaillé au II^e, III^e et IV^e siècles de l'Hégire avaient dit le dernier mot en ce qui concerne le sens de ce texte. Doit-on rester à ce stade ? Ne pas poser de problèmes devant de telles situations ?

Permettez-moi de m'étonner qu'on se demande pourquoi le mot problème revient souvent dans une réflexion sur les sociétés religieuses aujourd'hui ; plutôt, je dirai que *le fait qu'on se pose une telle question est significatif d'un conflit séculaire entre l'acceptation tranquille par le croyant de tout ce que la tradition lui enseigne (c'est le sens d'islam) et l'interrogation philosophique inséparable de l'investigation scientifique.*

Pour une démarche critique

Q. — Vous insistez, et je comprends votre insistance, sur l'usage idéologique des religions (judaïsme, christianisme, islam, etc.). Je suis tout à fait d'accord avec cette analyse, mais je crois qu'il faudrait réfléchir davantage sur ce que représente, dans nos communautés respectives et pour le monde, l'expérience spirituelle des croyants. Si cette expérience, en effet, peut être idéologisée, elle ne se réduit pas à la politique et à l'idéologie. Il y a des centaines de millions de musulmans, de chrétiens et de juifs (et d'autres) qui vivent des situations politiques, mais leur relation à Dieu (dans la prière, l'attitude devant la mort, la relation interpersonnelle) n'a pas de but politique. L'histoire et la sociologie ont à réagir sur cette expérience considérable qui compte beaucoup, qui compte peut-être autant que la réflexion des théologiens.

M. A. — Cela existe bien sûr, mais, là aussi, je dirai qu'il y a un fameux « problème ». Un problème qui s'énoncerait de la façon suivante : dans quelle mesure les hommes vivant en société peuvent avoir une conduite quelconque, soit dans l'ordre artistique, soit dans l'ordre religieux, soit dans l'ordre littéraire, soit dans l'ordre économique, etc, qui n'ait pas une signification

MELANGES

politique, au sens où la politique gère toute la vie de la cité. C'est-à-dire qui n'ait pas de retentissement, immédiat ou lointain, sur l'ensemble de la communauté dans laquelle s'exerce ce geste. Or, aujourd'hui, la communauté c'est la planète ; il faut faire attention à cela.

Je suis tout à fait d'accord pour continuer à réfléchir sur ce que représente la vie contemplative, la vie spirituelle, mais en ne partant pas du postulat qu'il est possible de conduire une vie entièrement contemplative, sans aucune espèce de retombée sur la cité. Donc, si nous acceptons qu'il y ait des retombées, il faudrait voir lesquelles et dans quel sens s'exercent ces retombées. Voilà ce qui s'appelle élucider des situations et aller plus avant dans la vie contemplative aussi bien que dans l'analyse de la cité. On chemine dans toutes les directions et on approfondit, au lieu de séparer les choses ou de laisser croire que les choses sont séparables.

Q. — *Je partage le fond de votre démarche. Je ne pense pas que la vie religieuse véritable puisse prendre sa mesure sans ce perpétuel effort de démystification des rhétoriques. Notre problème, c'est de dégager le mystère de Dieu de ces enveloppes rhétoriques, non pas pour les mépriser mais pour les situer, de façon à ce qu'on ne mette pas sur le compte de Dieu ce qui est au compte de l'homme. Je suis d'accord sur la nécessité de cette démarche, non seulement pour des raisons de rationalité scientifique, mais pour la dignité de la vie religieuse.*

Mais je crois qu'il faut que nous n'ayons aucune illusion sur le succès de cette démarche. Le fait religieux est devenu (et je dirai : nécessairement devenu) un immense phénomène institutionnel. On voit mal la permanence de la vie religieuse sans des structures. Les structures sont ambivalentes. Elles ont leurs avantages : elles soutiennent, elles communiquent, elles garantissent contre les folies de l'esprit mais, à l'inverse, elles étouffent, elles rigidifient. Il ne faut pas attendre les grands corps sociaux, que ce soit l'islam ou des sociétés chrétiennes, qu'ils poursuivent des démarches de ce genre. Je crois qu'il faut les faire, mais pas du tout en termes agressifs contre le corps social : celui-ci préférera voir des pans entiers de son monde disparaître plutôt que de se poser ce genre de question.

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

M. A. — *A mon sens, cette difficulté vient de ce qu'il y a des directions de la réflexion qui ne sont pas développées. On ne s'y intéresse pas, elles sont absentes. Encore une fois, lorsque l'on réfléchit sur la place du phénomène religieux (je ne parle pas de la religion comme corps de doctrines, comme corps de croyances, etc.), des « données » religieuses, dans l'enseignement en France depuis le lycée jusqu'à l'Université (vous avez tous des enfants ; vous voyez ce qu'étudient vos enfants ; demandez-le leur), on découvre une situation tout à fait incompréhensible. Il ne s'agit pas de laïcisme et de cléricalisme ; c'est là un combat qui devrait être absolument dépassé. On voit comment on peut s'engluer dans une situation historique parce qu'on ne veut pas la problématiser. Le problème de la laïcité reste à reconsidérer en France ; il ne fait pas l'objet d'un débat national sérieux avec des données historiques, philosophiques neuves (l'école historique française est pourtant très réputée dans le monde) ; je me demande si cela n'est pas dû aux stratégies électorales qui confinent ces questions dans la sphère étroite de ce que chaque parti tient à dire et à promettre à sa clientèle.*

Q. — *Je termine ce que je voulais dire : un nouveau phénomène religieux comme le marxisme-léninisme (surtout léninisme) opère un phénomène totalement identique. L'institution interdit toute forme d'auto-critique du type que vous indiquez. On est là devant de grandes constantes des collectivités.*

M. A. — Pour ma part, en tant qu'universitaire, je crois pouvoir dire, quand même, que la tradition française (elle l'a démontré depuis très longtemps) est une tradition de recherche critique ; c'est pour cela que je ne comprends pas que des questions aussi enrichissantes ne soient pas abordées dans une campagne électorale. Il est vrai qu'il faudrait considérer celle-ci comme une occasion d'introduire un vaste public à des discussions tant soit peu honnêtes, ce qui est loin d'être le cas. Mais il est plus frappant de constater que, même dans l'enseignement de la littérature française, il arrive que l'explication d'auteurs chrétiens soit très mal faite faute d'informations des maîtres, ou qu'elle soit simplement évitée. Comment voulez-vous qu'un tel enseignement soit donné si le professeur ignore absolument

MELANGES

tout de l'histoire des religions, de la phénoménologie religieuse ? Je ne parle pas de la théologie dogmatique, des croyances orthodoxes enseignées dans le catéchisme. Il s'agit de restituer la réalité historique, sociologique, doctrinale à laquelle s'attachent les historiens, les sociologues, les philosophes, les théologiens.

Domination ou imitation ?

Q. — J'ai sursauté pendant votre exposé quand vous avez présenté le Bassin Méditerranéen comme le seul lieu de la pensée réfléchie et de la pensée symbolique...

M. A. — Non. Je n'ai rien dit de tel.

Q. — Vous avez présenté la situation actuelle de dépendance des pays musulmans ou des pays arabes, fournisseurs de pétrole essentiellement, par rapport au monde occidental comme si elle résultait seulement de la volonté du monde occidental. Nous sommes obligés de reconnaître que le monde occidental a gagné. Cette victoire du monde occidental entraîne, de la part des musulmans que nous sommes, un complexe d'imitation. Il y a peut-être une volonté de puissance du monde occidental, la volonté de continuer à perpétuer son modèle ; il y a aussi notre volonté d'imiter ce modèle parce qu'on est obligé de reconnaître qu'il est performant, même si le niveau de ses performances a baissé ces dernières années.

Mais, je venais ce soir pour savoir ce qui dans les doctrines chrétienne et musulmane, peut nous empêcher de vivre en harmonie. Pouvez-vous parler du problème de la tolérance ?

M. A. — Loin de moi la pensée que vous voulez me prêter. Il n'est pas question de réserver au Bassin Méditerranéen la pensée réfléchie, ce serait ridicule. J'ai simplement évoqué la circulation, dans le Bassin Méditerranéen, du phénomène religieux, tel que nous le connaissons à travers la Révélation, avant qu'il aille circuler dans le reste du monde ; j'ai évoqué également la circulation de la philosophie grecque qui a d'abord été répandue, effectivement, dans le Bassin Méditerranéen : c'est une donnée historique. Mais ceci n'entraîne aucune espèce de jugement de valeur sur la façon dont d'autres civilisations et

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

d'autres cultures exercent la raison. C'est un problème qui me préoccupe trop depuis longtemps pour que je puisse dire une énormité comme celle que vous semblez avoir comprise.

Par ailleurs, il existe dans le monde, comme vous l'avez dit, une volonté de mimétisme de l'Occident, mais cette volonté mimétique existe dans les classes dirigeantes, c'est-à-dire dans les classes qui ont fait leurs études et leur apprentissage dans les Universités. *Et maintenant, effectivement, le mode de vie* (je ne sais pas s'il faut qualifier d'occidental le fait d'avoir un réfrigérateur ou une machine à laver ; je parlerai plutôt de commodités et d'éléments de confort) *suscite une demande de la part de toutes les catégories sociales, quel que soit leur niveau économique : tout le monde réclame ce qui facilite l'existence ; c'est en vertu de cela qu'effectivement, actuellement, le modèle apparu pour la première fois, historiquement, en Occident, est en train de s'étendre. Cela entraîne une demande économique de la part des pays qui l'accueillent. Cette demande économique est tout de même encouragée par le fonctionnement de l'économie des pays occidentaux.*

Vers une rencontre plus que religieuse

Pourquoi n'ai-je pas évoqué les points de doctrine qui font difficulté entre les chrétiens et les musulmans ?

Il y a ici des amis qui savent que j'ai participé à de nombreuses rencontres de dialogue islamo-chrétien où l'on évoque ce genre de questions. Vous ne pouvez pas savoir à quel point, personnellement, je souffre en écoutant des discussions qui ne sont même pas à la hauteur de celles qu'entretenaient musulmans, chrétiens et juifs au Moyen-Age. Pourquoi ? Parce qu'on ne s'attache pas à creuser les postulats fondamentaux qui orientent la réflexion, qui déterminent la pensée ou les croyances que nous défendons à l'aide des Ecritures, ou les enseignements légués par la tradition que nous valorisons a priori. On préfère répéter paresseusement des certitudes subjectives et censurer rageusement toute remise en question des connaissances, des méthodes, des cadres scientifiques utilisés par les juifs, les chrétiens et les musulmans du Moyen-Age pour définir ces dogmes

MELANGES

que nous tenons aujourd'hui pour intangibles. *Nous escamotons ainsi toutes les questions gênantes pour le fonctionnement actuel des sociétés* et nous nous disputons sur la personne de Jésus, si elle est trinitaire ou si elle ne l'est pas, sur le Coran, s'il est de Dieu ou s'il n'est pas de Dieu, sur Mohammed, si c'est un prophète ou s'il n'est pas prophète, etc. Ces problèmes-là viennent après. Après avoir posé les postulats fondamentaux qui permettent de situer ces thèmes à un autre niveau, dans un nouvel espace d'intelligibilité. Celui-ci ne peut être dégagé qu'après un long apprentissage et si l'idéologie dominante le permet. Car il faut savoir que chaque société plie la religion à ses besoins, à ses options idéologiques, au poids de ses membres les plus agissants. Pour l'instant, les sociétés musulmanes sont en train de traditionaliser leur discours à mesure qu'elles se laissent envahir par une civilisation matérielle conçue ailleurs.

Q. — *Je me permets d'insister un peu plus parce que nous sommes en France : 50 millions d'habitants, 4 millions d'étrangers sur lesquels il y a 2 millions de musulmans qui essaient de pratiquer leur religion. Parfois cela pose problème pour le voisinage, pour le milieu de travail. Ce n'est pas l'aspect économique ou sociologique de la question qui m'intéresse. A l'intérieur des doctrines chrétiennes ou musulmanes, y a-t-il des points qui font que la tolérance est possible ou impossible ? Nous ne pouvons pas tous être vos étudiants... Je suis très frappé de l'ignorance que nous avons les uns des autres dans les différentes religions.*

J.-F. Zorn. — Permettez-moi de rappeler que l'objet de cette rencontre (et des autres de la même série) n'est pas le dialogue inter-religieux. C'est ce dont nous étions convenus avec Mohammed Arkoun.

M. A. — J'attache énormément d'importance à la communication. Entrer en communication les uns avec les autres est dans la ligne de ce que vient de dire M. Zorn ; c'est ce que vise aussi « *Foi et solidarité des peuples* ». Dans ce que je viens de dire, il y a non seulement une ouverture (et c'est ma foi profonde, à la fois intellectuelle et spirituelle) *pour les rapports*

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

entre les musulmans et les chrétiens, mais, au-delà, il y a la visée beaucoup plus générale de la rencontre entre les cultures et les communautés dans le monde. La visée est démesurée quand on songe à nos moyens et à toutes les difficultés que j'ai évoquées ; mais il est utile de cultiver des utopies pour ne pas perdre toute espérance et pour ne pas laisser le monopole de la parole et de l'action aux idéologues. « Foi et solidarité des peuples » est un de ces cadres où s'affirme modestement, mais avec obstination, l'utopie d'une communication généralisée au niveau des cultures, et pas seulement des échanges de services. De telles initiatives méritent d'être encouragées.

Dangers de l'irrationalisme

Q. — Je suis tout à fait d'accord avec la nécessité d'une recherche sans a priori sur le phénomène religieux, mais je suis moins d'accord sur le diagnostic qui sous-tend votre demande. Vous semblez affirmer que nos sociétés souffrent d'un défaut d'esprit critique (au meilleur sens du mot) vis-à-vis de la religion. Or il semble qu'au delà du cadre universitaire, les sociétés occidentales souffrent d'un excès d'esprit critique. Il y a une crise de sens, une crise de la conviction. Il me semble que l'effort que vous proposez ne suffit pas à résoudre les problèmes de nos sociétés.

M. A. — Il y a crise, mais cette crise n'est pas affrontée, elle n'est pas « conscientisée ». On n'a pas conscience exactement de ce qui arrive. On ne sait pas ce qui arrive. L'islam vit l'épreuve de la modernité, mais il ne le dit pas parce qu'il ne sait pas le dire. Il n'a pas le langage pour le dire. Vous pouvez vivre une crise sans pouvoir la diagnostiquer et l'explicitier. Le fait qu'elle soit explicitée devant vous, vous permet d'en prendre conscience et, sans doute, de la dépasser.

Q. — Vous pensez que la critique suffira à vaincre la crise ?

M. A. — Je n'ai pas parlé uniquement d'appareil critique. J'ai parlé de programme d'étude.

MELANGES

J'aimerais d'ailleurs dire un mot en terminant des rapports de l'intelligence critique et de la (ou des) Révélation (s).

Dans la bibliographie sur la Révélation publiée dans le monde chrétien, vous ne trouverez jamais intégrée, à ma connaissance, la Révélation islamique en tant que phénomène. Non pas en tant que réalité théologique relevant de la foi des musulmans, mais en tant que phénomène. Autrement dit, *le problème n'est pas encore envisagé par la pensée théologique actuelle dans toute sa largeur et sa profondeur*. Si on l'envisage comme je viens de le dire et qu'on revienne ensuite vers une réflexion théologique chrétienne pour se demander ce qui en résulte pour cette théologie on fera vraiment un pas dans le sens de « Foi et de solidarité des peuples » : dans le sens de la communication que nous recherchons. Il va de soi que la même opération doit être menée en judaïsme et en islam.



Il est difficile d'aller très loin dans l'examen de ces questions en si peu de temps, mais je crois *qu'on peut retenir la nécessité de ne pas verser dans une anti-science ou une anti-culture. Je ne plaide nullement pour un rationalisme outrancier*. Je sais que les cultures occidentales ont développé une rationalité excessive et qu'aujourd'hui nous assistons à des phénomènes que l'on commence à dénoncer et qui inquiètent à juste titre : le phénomène des sectes, par exemple, qui est une fuite et un refuge contre le rationalisme excessif d'une certaine forme de la science. Mais derrière la crainte de tomber dans le scientisme, d'oublier la spiritualité, d'oublier Dieu, etc., se cache toujours un certain refus (ou, au moins, un manque de confiance) de l'acte de connaissance. *L'acte de connaissance est ce qui honore l'homme en tant qu'esprit*. L'acte de connaissance, vécu dans sa totalité et vécu ascétiquement (j'emploie à dessein un langage religieux), est fondamentalement libérateur. *Je ne pense pas, étant donné les expériences que nous livrent les sociétés présentes et passées, que l'on puisse progresser si nous ne comprenons pas ce qui nous arrive et ce que nous faisons*. Or ce que nous faisons et ce qui nous arrive, aujourd'hui comme hier, nous ne le comprenons pas. Un symbole nous soulève, une idée nous enthousiasme et

RELATIONS ENTRE MUSULMANS ET CHRETIENS

nous allons de l'avant. Nous acceptons de mourir, nous demandons la mort pour une idée, pour un beau symbole. Soit ; mais nous ne savons pas ce qui s'est passé exactement. Considérez le mouvement révolutionnaire, les enthousiasmes que soulèvent les mouvements révolutionnaires. Pendant sept ans, la guerre d'Algérie, que j'ai vécue tout au long, était vraiment prenante, enthousiasmante ; des espérances formidables s'ouvraient. Et puis vient l'après-révolution de toutes les révolutions. On est surpris. Pourquoi ? Parce que dans le feu de l'action, pendant les élans émotionnels, pendant l'enthousiasme, on ne sait pas ce qui se passe. Il se produit des événements, il se produit toutes sortes de circonstances que l'on assume au jour le jour, mais on ne sait pas ce qui se passe. Après, on se met à creuser et à essayer de comprendre.

L'acte de connaissance, accompli, vécu par l'homme en tant qu'être physique, psychique, historique, reste un idéal, certes, visé dans toutes les cultures, plus ou moins développé selon les conjonctures historiques, mais toujours précaire, menacé, dévié loin de sa finalité par les forces souvent plus actives qui n'y participent pas. Là pourtant se situe le combat essentiel des hommes pour se libérer des servitudes récurrentes ou nouvelles. Et si cet acte était conduit correctement, partagé par le plus grand nombre, nos difficultés seraient mieux surmontées, notre histoire mieux maîtrisée.

Mohammed ARKOUN.